


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ALZIRE,

OU LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE DE M. DE VOLTAIRE.

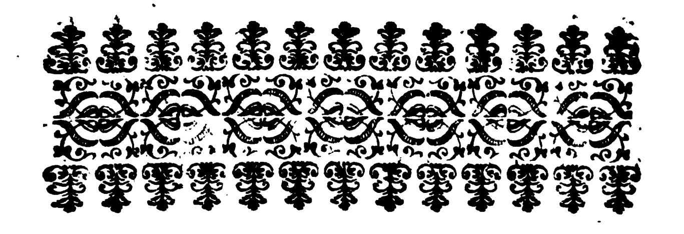
Representée pour la premiere fois le 27. Janvier 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

DUREN. trad. de POPE.



A AMSTERDAM,
Chez ETIENNE LEDET, & COMPAGNIE.
M. DCC. XXXVI.
Avec Privilège.



A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

Quel foible hommage pour Vous, qu'un de ces Ouvrages de Poësie, qui

 n'ont

n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur passagere du Public, & à l'illusion du Théâtre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité!

Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les Ouvrages de Géométrie avec la même facilité que les autres lisent les Romans; devant celle qui n'a trouvé dans Locke, *ce sage Précepteur du Genre Humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées; enfin aux yeux d'une personne, qui, née pour les agrémens, leur préfére la Vérité?*

Mais, MADAME, le plus grand génie, & sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des Beaux-Arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame: y en a-t-il dont on doive se pri-

priver? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut dessecher, & que les charmes des Belles-Lettres ne peuvent amollir; qui sait se fortifier avec Locke, *s'éclairer avec* Clarke *&* Newton, *s'élever dans la lecture de Cicéron & de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile & du Tasse!*

Tel est votre génie, MADAME; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre Sexe & de votre Rang, à croire qu'on s'annoblit encore en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes pensoient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyoient nés que

pour la guerre, ou pour l'oisiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Moliere & Despreaux ont jetté sur les Femmes savantes, a semblé, dans un Siècle poli, justifier les préjugés de la Barbarie.

Mais Moliere, ce Législateur dans la Morale & dans les Bienséances du monde, n'a pas assûrément prétendu, en attaquant les Femmes savantes, se moquer de la Science & de l'Esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainsi que, dans son Tartuffe, il a diffamé l'Hypocrisie, & non pas la Vertu.

Si, au lieu de faire une Satire contre les Femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despreaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses Ouvrages, si bien travaillés, des graces & des fleurs qui

leur

leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa Satire des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'Esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivoit encore, lui qui osoit se moquer d'une Femme de condition, parce qu'elle voyoit en secret Roberval & Sauveur, seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay, & des Cleraut; de tous ces véritables Savans, qui n'ont pour objet qu'une Science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre Nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit Philo-

losophe, & où une Femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier Siècle, les François apprirent à arranger des mots. Le Siècle des choses est arrivé. Telle qui lisoit autrefois Montagne, l'Astrée, & les Contes de la Reine de Navarre, étoit une Savante. Les Deshoullieres & les Daciers, illustres dans différens genres, sont venues depuis. Mais votre Sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le Livre charmant des Mondes, & les Dialogues sur la lumiere qui vont paroître, Ouvrage peut-être comparable aux Mondes.

Il est vrai qu'une Femme qui abandonneroit les devoirs de son état pour cultiver les Sciences, seroit condamnable, même dans ses succès. Mais, MADAME, le même esprit qui mene

mene à la connoissance de la Vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs.

La Reine d'Angleterre, qui a servi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphysiciens de l'Europe, Clarke & Leibnits, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de Femme & de Mere.

Christine, qui abandonna le Trône pour les Beaux-Arts, fut une grande Reine, tant qu'elle régna. La petite fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son Ayeul, n'a t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles sont votre occupation

dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, *à chérir, à oser cultiver les Sciences, quoique cette lumiere, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique?*

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel Empire. On souhaite aux Arts la protection des Souverains: celle de la Beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela

qu'un

qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par interêt, que nous consumons notre vie dans la cultnre des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui:

(*) L'Indigence est le Dieu qui m'inspira des Vers.

La roüille de l'Envie, l'artifice des Intrigües, le poison de la Calomnie, l'assassinat de la Satire (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Ponr moi, MADAME, qu'un penchant invincible à déterminé aux Arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure

(*) *Paupertas impulit audax ut Versus facerem.*

heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de Cicéron, ce Consul Romain qui fut le pere de la Patrie, de la Liberté & de l'Eloquence. (*) „*Les* „ *Lettres forment la Jeunesse, &* „ *sont le charmes de l'âge avancé.* „ *La prospérité en est plus brillante.* „ *L'adversité en reçoit des consola-* „ *tions; & dans nos maisons, dans* „ *celles des autres, dans les voyages,* „ *dans la solitude, en tous tems, en* „ *tous lieux, elles font la douceur de* „ *notre vie.*

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, MADAME, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le

(*) *Studia Adolescentiam alunt, Senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la Vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce Poëte Philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connuës:

(*) Heureux! qui retiré dans le Temple des Sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;
Qui temple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre;

Sans

(*) *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere*
Edita doctrina sapientum templa serena,
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! O pectora cæca!

Sans penſer, ſans jouïr, ignorent l'art de
vivre;
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours;
Pourſuivant la fortune & rampant dans les
Cours.
Ô vanité de l'homme! O foibleſſe! O miſere!

Je n'ajouterai rien à cette longue Epître, touchant la Tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, MADAME, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé de peindre ce ſentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces ſentimens tant recommandés par les Sages de l'Antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies Loix de la Nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous

avez

avez ôté bien des défauts à cet Ouvrage, vous connoissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le Public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, *périr moins vîte que mes autres Ecrits! Il seroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adresse.*

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur,

DE VOLTAIRE.

DIS-

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

ON a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la Nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines priéres & garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les

les hommes comme ſes freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal.

Tel eſt Gusman au moment de ſa mort, tel eſt Alvarès dans le cours de ſa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ſes foibleſſes.

On retrouvera dans preſque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un Etre penſant, on y verra (ſi j'oſe m'exprimer ainſi) le deſir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injuſtice & de l'oppreſſion; & c'eſt cela ſeul qui a juſqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obſcurité où leurs défauts devoient les enſévelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'eſt ſoutenue malgré les efforts de quelques François jaloux qui ne veulent pas abſolument que la France ait un Poëme Epique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laiſſent

point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes; j'eſpere qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'eſt un Citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ſes Compatriotes & dont la figure n'eſt pas plus connue

de

de quelques-uns de ses ennemis, que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait. C'est l'Auteur de quelques Pièces qui vous ont fait verser des larmes, & de quelques Ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plûpart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, & qui le persécuteront jusqu'à sa mort, uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les Persécuteurs, & quelque bienveillance pour le Persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes, ce que l'on peut esperer des Etrangers & de la

Poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'Eſprit humain, que la Littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devroient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'Art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule; & que les gens d'eſprit rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des Sots, ſoient les Bouffons d'un Public dont ils devroient être les Maîtres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes que les eſprits ſupérieurs doivent être unis.

Si

Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas au moins avoir leurs vertus ? Ces hommes sur qui l'Univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres : & nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms à peine connus dans un coin du Monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit Horison, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum: de la maladie des Ar-*

tistes. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'est que l'interêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas longtems à un homme qui avoit fait je ne sai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement: Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. „ Un Voyageur, „ dit-il,

„ étoit importuné dans ſon chemin „ du bruit des Cigales, il s'arrêta „ pour les tuer ; il n'en vint pas à „ bout, & ne fit que s'écarter de ſa „ route. Il n'avoit qu'à continuer „ paiſiblement ſon voyage ; les Ci„ gales ſeroient mortes d'elles mêmes „ au bout de huit jours".

Il faut toujours que l'Auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *ſe ipſum deſerere turpiſſimum eſt.* On ſait que ceux qui n'ont pas aſſez d'eſprit pour attaquer nos Ouvrages, calomnient nos perſonnes : quelque honteux qu'il ſoit de leur répondre, il le ſeroit quelquefois d'avantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt Libelles, d'homme ſans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportée, c'eſt que dans Oedipe, Jocaſte dit ces vers:

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, ſont auſſi raiſonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans pluſieurs endroits *ſentoit bien ſon Semipélagien*.

On renouvelle ſouvent cette accuſation cruelle d'Irreligion, parce que c'eſt le dernier refuge des Calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en conſoler, ſinon en ſe ſouvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate juſqu'à Deſcartes ont eſſuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une ſeule queſtion : Je demande qui a le plus de religion, ou le Calomniateur qui perſécute, ou le Calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent d'hom-

d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiste & d'Electre, dont les Ouvrages m'ont inspiré les premiers le desir d'entrer quelque tems dans la même carriére ; ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissemeut m'arrachoit aux représentations de ses Pièces ; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié. (*)

L'Au-

(*) L'Auteur n'a jamais répondu aux invectives de personne qu'à celles du Poëte Roussau, homme ennemi de tout mérite, Calomniateur de profession, reconnu & condamné pour tel, livré par la Justice à la haine de tous les honnêtes gens, comme le cadavre d'un Criminel qu'il est permis de dissequer pour l'utilité publique.



L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un Sujet à peu près semblable à ma Tragédie, & qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe & de celles du Nouveau Monde, matiere si favorable à la Poësie, enrichira peut-être le Théâtre de sa Pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, & si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes Ecrits : sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Musicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frere que les

les Arts m'ont donné ; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens ; quiconque a vêcu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour propre ; confondre la Calomnie est un devoir.



PRI-

PRIVILEGIE.

DE STATEN VAN HOLLAND EN WESTVRIESLAND, doen te weten, alzo ons te kennen is gegeven by Eſtienne Ledet en Compagnie, en Jaques Desbordes, Burgers en Boekverkopers te Amſterdam, dat zy Supplianten werkelyk bezig waren te herdrukken een Boek genaamt, *Les Oeuvres de Voltaire*, in Octavo; beſtaande in de volgende Stukken, te weten, *La Henriade*, *Eſſay ſur le Poëme Epique*, *Pièces Fugitives*, *Oedipe Tragédie*, *Herode & Mariamne Tragédie*, *Brutus Tragédie*, *Zaïre Tragédie*, *La Mort de Jules Ceſar Tragédie*, *l'Indiſcret Comédie*, *Epître ſur la Calomnie*, *Lettres ſur les Anglois*, *Temple du Goût*, en eenige Stukken die nog ſtonden te volgen, dienende tot een vervolg van de voorſz. *Oeuvres de Voltaire*; en dewyl de Suppln. bedugt waren dat eenige baatzoekende en de Suppln. benydende Menſchen mogelyk zouden willen ondernemen de voorgemelde *Oeuvres de Voltaire*, en vervolg na te drukken tot merkelyk nadeel en grote ſchade van de Suppln., zo keerden zy Suppln. zig in alle ootmoedigheid tot Ons, gantſch eerbiediglyk verzoekende, dat het Ons goede geliefte mogte zyn de Suppln. gracieuſelyk te begunſtigen met ſpeciaal Octroy, by 't welke zy Suppln. hare Erven of Actie verkrygende, allen en met Secluſie van allen anderen wierden vergunt om het bovengem. Boek en Vervolg gedurende den tydt van vyftien eerſtkomende Jaren in deze Provintie te mogen drukken, doen drukken en verkopen, met verbod dat niemant, wie het zy het voorſz. Boek en Vervolg, in wat Formaat zulks mogte wezen, in 't geheel of ten deele zoude mogen nadrukken, of elders buiten deze Provintie gedrukt alhier te Lande te brengen,

gen, verruilen of verhandelen of verkopen op zekere grote Pœne by de Contraventeurs te verbeuren, en daar van aan de Suppl[n]. te verlenen Brieven van Octroy; zo is 't dat Wy de zaak en het verzoek voorsz. overgemerkt hebbende, en genegen wezende ter bede van de Suppl[n]. geconsenteert, geaccordeert en geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen en octroyeren hen by deze, dat zy gedurende den tydt van vyftien eerst agter een volgende Jaren het voorsz. Boek en Vervolg in diervoegen als zulks by de Suppl[n]. is verzogt en hier voren uitgedrukt staat, binnen den voorsz. onzen Landen alleen zullen mogen drukken, doen drukken, uitgeven en verkopen, verbiedende daaromme allen en eenen iegelyken het zelve Boek en Vervolg in geheel of ten deele te drukken, na te drukken, te doen nadrukken, te verhandelen of te verkopen, of elders nagedrukt binnen denzelven onzen Lande te brengen, uit te geven of te verhandelen en verkopen, op verbeurte van alle de gedrukte, ingebrachte, verhandelde of verkogte Exemplaren, en een Boete van drie duizent Guldens daarenboven te verbeuren, te appliceren een derde part voor den Officier die de Calange doen zal, een derdepart voor den Armen ter plaatze daar het casus voorvallen zal, en het resteerende derdepart voor de Supplianten, en dit t'elkens zo menigmaal als dezelve zullen worden agterhaalt; alles in dien verstaande dat Wy de Suppl[n]. met dezen Onzen Octroye alleen willende gratificeeren tot verhoedinge van hare schade door het nadrukken van het voorsz. Boek daar door in geenigen deelen verstaan den Inhoude van dien te authoriseren of te advoueren, en veel min het zelve onder Onze protectie en bescherming eenig meerder credit, aanzien of reputatie te geven, maar de Suppl[n]. in cas daar in iets onbehoorlyks zoude influeeren

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARES, Pere de Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

EMIRE, CEPHANE, } Suivantes d'Alzire.

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMERICAINS.

La Scène est dans la Ville de Los-Reyes autrement Lima.

ALZIRE,
OU LES
AMERICAINS,
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES,

Du Conseil de Madrid l'Autorité suprême
Pour Successeur enfin, me donne un fils que j'aime.
Faites regner le Prince & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un Nouvel Univers;

 Gou-

Gouvernez cette Rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les tréſors & les crimes du monde ;
Je vous remets, mon fils, ces honneurs ſouverains
Que la vieilleſſe arrache à mes débiles mains.
J'ai conſumé mon âge au ſein de l'Amérique,
Je montrai le premier au Peuple du Méxique (*)
L'appareil inouï, pour ces Mortels nouveaux,
De nos Châteaux aîlés qui voloient ſur les eaux :
Des Mers de Magellan juſqu'aux Aſtres de l'Ourſe,
Cortez Herman, (†) Pizaro ont dirigé ma courſe;
Heureux, ſi j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux, changer tous ces Héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems ſur ces triſtes Vainqueurs,
Que le Ciel fit ſi grands, ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carriere
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumiere,
S'ils vous ont vu régir, ſous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

GUS.

(*) L'Expédition du Méxique ſe fit en 1517. & celle du Pérou en 1525 Ainſi Alvarès a pu aiſément les voir. Los Reyes, lieu de la Scène fut bâti en 1535.

(†) On ſait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Méxique & Pizaro au Pérou.

GUSMAN,

J'ai conquis avec vous ce ſauvage Hemiſphere,
Dans ces Climats brûlans j'ai vaincu ſous mon Pere;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plûtôt que d'en donner.

ALVARES,

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:
Conſûmé de travaux, apeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encor au Conſeil & règle vos exploits.
Croiez-moi, les Humains que j'ai trop ſû connoître
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je conſacre à mon Dieu trop long-tems négligé,
Les reſtes languiſſants de ma caducité.
Je ne veux qu'une grace, elle me ſera chere,
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Eſclaves obſcurs,
Aujourd'hui, par votre ordre, arrêtés dans nos murs;
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la Clémence & non par la Juſtice.

GUSMAN,

Quand vous priez un fils, Seigneur vous commandez;

Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les tréfors & les crimes du monde ;
Je vous remets, mon fils, ces honneurs fouverains
Que la vieilleffe arrache à mes débiles mains.
J'ai confumé mon âge au fein de l'Amérique,
Je montrai le premier au Peuple du Mexique (*)
L'appareil inoui, pour ces Mortels nouveaux,
De nos Châteaux ailés qui voloient fur les eaux :
Des Mers de Magellan jufqu'aux Aftres de l'Ourfe,
Cortez, Herman (†), Pizarre ont dirigé ma courfe;
Heureux, fi j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux, changer tous ces Héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obfcurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-tems fur ces triftes Vainqueurs,
Que le Ciel fit fi grands, fans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carriere
Et mes yeux fans regret quitteront la lumiere,
S'ils vous ont vu régir, fous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

(*) L'Expédition du Mexiq[...]
Perou en 1525. Ainfi Alv[...]
Dans le lieu de la Scène fu[...]
† On fait quelles [...]
Mexique & Pizarro au[...]

GUSMAN,

J'ai conquis avec vous ce ſauvage Hemiſphere,
Dans ces Climats brûlans j'ai vaincu ſous mon Pere;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plûtôt que d'en donner.

ALVARES,

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:
Conſumé de travaux, apeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encor au Conſeil & règle vos exploits.
Croiez-moi, les Humains que j'ai trop ſû connoître
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je conſacre à mon Dieu trop long-tems négligé,
Les reſtes languiſſants de ma caducité.
Je ne veux qu'une grace, elle me ſera chere,
Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
Mon fils, remettez-moi ces Eſclaves obſcurs,
Auj... par votre ordre, arrêtés dans nos murs;
S... ur doit être un jour propice,
... & non par la *Juſtice*.

... S ...

... vos comm...

Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une Ville naiſſante encor mal aſſûrée,
Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueilleux,
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ſes yeux ;
Que mépriſant nos loix & prompt à les enfreindre,
Il oſe contempler, des Maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainſi que du pouvoir.
L'Américain farouche eſt un Monſtre ſauvage
Qui mord en frémiſſant le frein de l'Eſclavage:
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la ſévérité produit l'obéïſſance.
Je ſai qu'aux Caſtillans, il ſuffit de l'honneur,
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reſte du monde eſclave de la crainte
A beſoin qu'on l'opprime & ſert avec contrainte ;
Les Dieux même adorés dans ces Climats affreux
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux (*).

AL-

(*) On immoloit des hommes en Amérique; mais il n'y a aucun Peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

ALVARES,

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyraniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques;
Vous Chrétien, vous choisi pour regner desormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les Rivages?
Des bords de l'Orient, n'étois-je donc venu
Dans un Monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropique
Et le nom de l'Europe & le nom Catholique!
Ah! Dieu nous envoyoit, par un contraire choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix:
Et nous de ces Climats, Destructeurs implacables,
Nous & d'or & de sang toujours insatiables,
Deserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgeons ce Peuple au-lieu de le gagner;
Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,
Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur,
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fleaux du Nouveau Monde, injustes, vains, avares,
Nous seuls en ces Climats, nous sommes les Barbares;

L'Américain farouche en sa simplicité
Nous égale en courage & nous passe en bonté.
Hélas! si, comme vous, il étoit sanguinaire,
S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié, que, près de ce séjour,
Je me vis entouré par ce Peuple en furie
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminerent leur sort.
J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes;
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au-lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
„ Alvarès, me dit-il, Alvarès est-ce vous?
„ Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire:
„ Vivez, aux malheureux servez long-tems de pere;
„ Qu'un Peuple de Tyrans qui veut nous enchaîner
„ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner;
„ Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
„ Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
Eh bien vous gémissez, je sens qu'à ce recit
Votre cœur, malgré vous s'émeut & s'adoucit,
L'humanité vous parle ainsi que votre pere!
Ah! si la cruauté vous étoit toujours chere,

De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Au vertueux Objet qu'il vous faut attendrir?
A la fille des Rois de ces triſtes Contrées
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées.
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes Concitoyens?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes
De vos ſévères mains faſſent tomber les armes?

GUSMAN,

Eh bien vous l'ordonnez, je briſe leurs liens,
J'y conſens; mais ſongez qu'il faut qu'ils ſoient Chrétiens.
Ainſi le veut la Loi: quitter l'Idolâtrie
Eſt un titre en ces Lieux pour mériter la vie:
A la Religion gagnons les à ce prix:
Commandons aux Cœurs même & forçons les Eſprits;
De la néceſſité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des Autels un courage infléxible.
Je veux que ces Mortels, eſclaves de ma Loi,
Tremblent ſous un ſeul Dieu, comme ſous un ſeul Roi.

ALVARES,

Ecoutez-moi, mon fils, plus que vous je deſire
Qu'ici la Vérité fonde un nouvel Empire,

Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis,
Mais les Cœurs opprimés ne sont jamais soumis;
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN,

Je me rends donc Seigneur & vous l'avez voulu,
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu;
Oui, vous amoliriez le cœur le plus farouche,
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie;
Alzire contre moi par mes feux enhardie,
Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire,
Vous seul, vous pouvez tout sur le pere d'Alzire,
En un mot, parlez-lui pour la derniere fois;
Qu'il commande à sa fille & force enfin son choix.
Daignez..., mais c'en est trop, je rougis que mon pere

Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

ALVARES,

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir
Monteze a vu sa fille, il l'aura sû fléchir ;
De sa Famille auguste en ces lieux prisonniere,
Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ses faux Dieux,
Lui-même de sa fille, a desillé les yeux,
De tout ce Nouveau Monde Alzire est le modelle,
Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle:
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs,
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La Foi doit y jetter ses racines profondes,
Votre Hymen est le nœud qui joindra les deux Mondes.
Ces féroces Humains qui detestent nos Loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, graces à ces doux liens,
Tous les cœurs desormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allez m'attendre
Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCE-

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

ALVARES.

EH bien votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet, fléchi la volonté?

MONTEZE.

Pere des Malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'Empire & la Famille,
Semble éprouver encor un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant, marche vers son Vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie
Ont révolté ma fille en ces Climats nourrie;
Mais tous les préjugez s'effacent à ta voix,
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix;
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connoître,
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être,
Sous le fer Castillan ce Monde est abbatu,
Il céde à la puissance & nous à la Vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable,
Nous detestions ce Dieu qu'annonça leur fureur,

Nous

Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur,
Voilà ce qui te donne & Monteze & ma fille.
Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille,
Sers lui long-tems de pere ainsi qu'à nos Etats :
Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras,
Ainsi que le Potose, Alzire est sa conquête :
Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête,
Va, je crois voir des Cieux les Peuples éternels,
Descendre de leur Sphere & se joindre aux Mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnoître
Dans le fier Don Gusman son époux & son maître.

ALVARES,

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze, au tombeau je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses Contrées,
Rends du Monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des Chrétiens, préside à ces vœux solemnels,
Les prémiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels ;
Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais presser cet heureux Hymenée,
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul*,

Dieu destructeur des Dieux que j'avois trop servis,
Protege de mes ans la fin dure & funeste,
Tout me fut enlevé ; ma fille ici me reste,
Daigne veiller sur elle & conduire son cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en est tems, consens à ton bonheur,
Ou plûtôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du Monde ;
Protege les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs,
Remonte au rang des Rois, du sein de la misere,
Tu dois à ton état plier ton caractère :
Prends un cœur tout nouveau. Viens, obéis, suis-moi,

Et

Et renais Espagnolle, en renonçant à toi,
Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

ALZIRE,

Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chere,
Voiez mon desespoir & lisez dans mon cœur.

MONTEZE,

Non, je ne veux plus voir ta houteuse douleur,
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

ALZIRE,

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice;
Mais, quel tems, justes Cieux pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire,
Des enfans du Soleil, le redoutable Empire:
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

MONTEZE,

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux;
Quitte un vain préjugé l'Ouvrage de nos Prêtres,
Qu'à nos Peuples grossiers ont transmis nos Ancêtres.

AL-

ALZIRE,

Au même jour hélas! le vangeur de l'Etat,
Zamore mon espoir périt dans le combat,
Zamore mon Amant, choisi pour votre gendre.

MONTEZE,

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre,
Les Morts dans le tombeau n'éxigent point ta foi,
Porte, porte aux Autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entiere à la Loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'appelle aux Autels; il règle ta conduite,
Entens sa voix.

ALZIRE,

Mon Pere, où m'avez-vous réduite!
Je sai ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir,
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéïssance a passé les limites,
Qu'à ce devoir sacré la Nature a prescrites;
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées:

Mais

Mais vous, qui m'assûriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit aux pieds de ses Autels,
Que sa Loi, sa Morale & consolante & pure,
De mes sens desolés guériroit la blessure,
Vous trompiez ma foiblesse! Un trait toujours vainqueur,
Dans le sein de ce Dieu, vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante,
Zamore vit encor au cœur de son Amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même.
Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime,
Mon Pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet Epoux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah, que dis-tu ma fille! épargne ma vieillesse
Au nom de la Nature, au nom de la tendresse!
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.

Ai-je fait un seul pas, que pour te rendre heureuse?
Jouïs de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carriere nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce Monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espere qu'en toi, voudrois-tu le trahir?
Apprens à te dompter.

ALZIRE,

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCENE V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN,

J'Ai sujet de me plaindre
Que l'on oppose encor à mes empressemens
L'offensante lenteur de ces retardemens.
J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils sont en liberté; mais j'aurois à rougir,
Si ce foible service eût pu vous attendrir.

J'at-

J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême,
Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même,
Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE,

Que puisse seulement la colere celeste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond,
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère, & jamais mon visage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut se déguiser pourroit trahir sa foi,
C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

GUSMAN,

Je vois votre franchise & je sai que Zamore
Vit dans votre mémoire & vous est cher encore.
Ce Cacique (*) obstiné vaincu dans les combats
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas;
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre?
Cessez de m'offenser & cessez de le plaindre;

Votre

(*) Le mot propre est Inca; mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique. Septentrionale au titre de Cacique, le donnerent d'abord à tous les Souverains du Nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés,
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE,

Ayez moins de colere & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce Monde opprimé Zamore étoit l'eſpoir,
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima: ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance & connoiſſez mon cœur;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un amour ſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul*,

SOn orgueil, je l'avoue, & ſa ſincérité
Etonne mon courage & plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altiere
Coûte plus à dompter que l'Amérique entiere;

La

La grossiere Nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces Climats,
Le devoir fléchira son courage rebelle,
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle:
Que l'Hymen en triomphe & qu'on ne dise plus,
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître essuya des refus.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,

Amis de qui l'audace, aux Mortels peu commune,
Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune;
Illuſtres Compagnons de mon funeſte ſort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous ſans ſervir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman ſa déteſtable vie,
Sans punir, ſans trouver cet inſolent vainqueur,
Sans venger mon Pays qu'a perdu ſa fureur?
Dieux impuiſſants! Dieux vains de nos vaſtes Contrées!
A des Dieux ennemis vous les avez livrées:
Et ſix cens Eſpagnols ont détruit ſous leurs coups

Mon Pays & mon Trône & vos Temples & vous.
Vous n'avez plus d'Autels & je n'ai plus d'Empire,
Nous avons tout perdu, je ſuis privé d'Alzire:
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les ſables mouvans, dans le fond des Forêts;
De la Zone brûlante & du milieu du Monde
L'Aſtre du jour (*) a vu ma courſe vagabonde
Juſqu'aux lieux où ceſſant d'éclairer nos Climats
Il ramene l'Année & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes deſirs ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos Maîtres avides,
Nous les avons laiſſés dans ces Forêts errans
Pour obſerver ces murs bâtis par nos Tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit; une foule inhumaine
Dans des goufres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis où ſommes-nous? Ne pourra-t-on m'inſtruire?

Qui

(*) L'Aſtronomie, la Géographie, la Géométrie étoient cultivées au Pérou. On traçoit des Lignes ſur des Colonnes pour marquer les Equinoxes & les Solſtices.

Qui commande en ces Lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Monteze eſt eſclave & voit encor le jour,
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible Cour?
Chers & triſtes Amis du malheureux Zamore
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore?

UN AME'RICAIN,

En des lieux différens, comme toi, mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce Peuple farouche
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos Tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE,

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces Brigands d'Europe & de ces Aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos treſors avides,
De ce Monde uſurpé deſolateurs perfides,

Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laisser à ces Tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort est affreuse & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ALVARES,

Soyez libres, vivez.

ZAMORE,

Ciel! que viens-je d'entendre!
Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre!
Quel Vieillard ou quel Dieu vient ici m'étonner!
Tu parois Espagnol & tu sais pardonner!
Es-tu Roi? Cette Ville est elle en ta puissance?

ALVARES,

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ALZIRE,

ZAMORE,

Quel est donc ton dessein Vieillard trop généreux!

ALVARES,

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE,

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence!

ALVARES,

Dieu, ma Religion & la reconnoissance.

ZAMORE,

Dieu, ta Religion! Quoi ces Tyrans cruels,
Monstres desaltérés dans le sang des Mortels,
Qui dépeuplent la Terre & dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi,
Mon pere! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi?

ALVARES,

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent;
Nés sous la Loi des Saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir,
Tu connois leurs forfaits, mais connois mon devoir.

Le

Le Soleil par deux fois a, d'un Tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche & ce Monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours:
Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres,
Tous vos Concitoyens sont devenus mes freres;
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE,

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui; n'en doutons point, c'est Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARES,

Que me dit-il? Approche. O Ciel, ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnoissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affoiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-tems?
Mon bienfaiteur! mon fils! (*) parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux & je t'y sers de pere.

La

(*) Il l'embrasse.

La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE,

Mon pere, ah! si jamais ta Nation cruelle,
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle,
Crois-moi, cet Univers aujourd'hui desolé,
Au devant de leur joug sans peine auroit volé!
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre & tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misere,
Si le pere d'Alzire..... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARES,

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprens que ton ami plein de gloire & d'années
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE,

Le verrai-je?

ALVARES,

Oui, crois-moi; puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à vivre comme lui!

ZAMORE,

Quoi Monteze.... dis-tu?

ALVARES,

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoyens;
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoye.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,

DEs Cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare,
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare,
Alvarès eſt un Dieu qui, parmi ces pervers,
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
Il a dit-il un fils: ce fils ſera mon frere;
Qu'il ſoit digne, s'il peut, d'un ſi vertueux pere!
O jour! ô doux eſpoir à mon cœur éperdu!
Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai ſervie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serois-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la premiere vertu?
Un cœur infortuné n'eſt point ſans défiance . . . . .
Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE,

CHer Monteze, eſt-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revoi ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du ſein du tombeau renaît pour te défendre;
Revoi ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire eſt-elle ici? parle quel eſt ſon ſort?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTEZE,

Cacique malheureux! ſur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels deſtins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dreſſé nos mains.
Tu vis: puiſſe le Ciel te rendre un ſort tranquile,
Puiſſent tous nos malheurs finir dans cet azyle!
Zamore, ah! quel deſſein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE,

La soif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

MONTEZE,

Que dis-tu?

ZAMORE,

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fer Espagnol, terrible, invulnérable
Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondemens
Ces murs, que du Soleil ont bâti les enfans. (*)
Gusman étoit son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce Temple & ces Autels chéris,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils;
On me traîna vers lui; dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice?
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,

Ido-

(*) Les Péruviens qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cusco, étoit fils du Soleil.

Idoles de son Peuple & que je foule aux pieds?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures,
Je viens après trois ans d'assembler des amis
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos Forêts & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs ou venger l'Amérique.

MONTEZE,

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des Habitans des eaux, dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces Soldats presque nuds & mal disciplinés,
Contres ces fiers Géans, ces Tyrans de la Terre
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous aussi promts que les vents,
Sur des Monstres guerriers pour eux obéïssants.
L'Univers a cédé . . . cédons mon cher Zamore.

ZAMORE,

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah! Monteze crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos Tyrans sont armés & couverts,
Ces rapides Coursiers qui sous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord, épouvanter la Terre.

Je les vois d'un œil fixe & leur ofe infulter,
Pour les vaincre, il fuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui feule a fait ce Monde efclave,
Subjugue qui la craint, & céde à qui la brave.
L'or, ce poifon brillant qui naît dans nos Climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains: les Cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funefte à des mains plus barbares;
Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus,
Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combâts pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE,

Le Ciel eft contre toi: calme un frivole zèle.
Les tems font trop changés.

ZAMORE,

Que peux-tu dire, hélas!
Les tems font-ils changés, fi ton cœur ne l'eft pas?
Si ta fille eft fidelle à fes vœux, à fa gloire,
Si Zamore eft préfent encor à fa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE,

Zamore infortuné!

ZAMORE,

Ne ſuis-je plus ton fils?
Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE,

Je ne ſuis point coupable, & tous ces Conquérans,
Ainſi que tu le crois, ne ſont point des Tyrans.
Il en eſt que le Ciel guida dans cet Empire,
* Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inſtruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des ſecrets immortels, & des Arts inconnus,
La ſcience de l'homme, un grand exemple à ſuivre;
Enfin, l'Art d'être heureux, de penſer, & de vivre.

ZAMORE,

Que dis-tu! quelle horreur ta bouche oſe avouer?
Alzire eſt leur eſclave; & tu peux les louer!

MONTEZE,

Elle n'eſt point eſclave.

ZA.

(*) On voit que Monteze, perſuadé comme il l'eſt, ne fait point une lâcheté en refuſant ſa fille à Zamore. Il doit trop aimer ſa Religion & ſa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

ZAMORE,

Ah! Monteze, ah! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere!
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
Oui, tu me l'as promise aux pieds des Immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est pont parjure.

MONTEZE,

N'atteste point ces Dieux enfans de l'imposture,
Ces Fantômes affreux, que je ne connois plus,
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abatus.

ZAMORE,

Quoi, ta Religion! Quoi, la Loi de nos peres!

MONTEZE,

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimeres;
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce Monde ignoré,
Manifester son Etre à ton cœur éclairé!
Puisse-tu mieux connoître, ô! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

ZAMORE,

Quelles vertus! Cruel! les Tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux!
Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse?
Garde toi...

MON-

MONTEZE,

Va mon cœur ne se reproche rien.
Je dois benir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE,

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier desespoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*

UN GARDE *à Monteze*,

SEigneur on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE,

Je vous ſuis.

ZAMORE,

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe, où s'adreſſent tes pas?
Monteze....

MONTEZE,

Adieu, crois-moi, fui de ce lieu funeſte.

ZAMORE,

Dût m'accabler ici la colere celeſte,
Je te ſuivrai.

MONTEZE,

Pardonne à mes ſoins paternels.

Aux Gardes,

Gardes empêchez-les de me ſuivre aux Autels.
Ces Payens, élevés dans des Loix étrangeres,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Miſtères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCE-

SCENE VI.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,

QU'ai-je entendu, Gusman! O trahiſon! O rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il ſerviroit Gusman! l'ai-je bien entendu!
Dans l'Univers entier n'eſt-il plus de vertu!
Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable?
Aura-t-elle ſuccé ce poiſon déteſtable
Apporté parmi nous par ces Perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Gusman eſt donc ici? que réſoudre & que faire?

UN AME'RICAIN,

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce Vieillard vertueux,
Bien-tôt avec ſon fils va paroître à tes yeux.
Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduiſe.
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe:
Allons tout préparer contre nos Ennemis,
Et ſur-tout n'épargnons qu'Alvarès & ſon Fils.
J'ai vu de ces ramparts l'étrangére ſtructure,

Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature ;
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces Tonnerres d'airain grondant sur les ramparts,
Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas ! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet azyle odieux ;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce Siège de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs Vangeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs Persécuteurs :
Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos Soldats, nos Amis, dans ces fossés sanglants,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
Connoissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE,

Illustres malheureux ! que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie !

Que

Que ſon ſang ſatisfaſſe au ſang de ma Patrie!
Triſte Divinité des mortels offenſés,
Vengeance! arme nos mains, qu'il meure, & c'eſt aſſés,
Qu'il meure ... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir & nous ſommes Eſclaves.
De notre ſort affreux le joug s'appeſantit.
Alvarès diſparoît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime eſt peut-être en des mains que j'abhorre:
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens rempliſſent ce ſéjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour!
J'entends l'Airain tonnant de ce Peuple barbare:
Quelle Fête, ou quel crime, eſt-ce donc qu'il prépare?
Voyons ſi de ces lieux on peut au moins ſortir;
Si je puis vous ſauver, ou s'il nous faut périr.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule*,

MAnes de mon Amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi!
L'Océan, qui s'éleve entre nos Hemispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres;
Je suis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les Cieux!
O toi! qui me poursuis, Ombre chere & sanglante,
A mes sens desolés, Ombre à jamais présente,
Cher Amant! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta Tombe, & passer chez les Morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidèle & tendre;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,

Par-

Pardonne à cet Hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
Au bien de mes Sujets, dont je me sens la Mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'Univers, hélàs! où tu n'ès plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assés coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

EH bien! veut-on toujours ravir à ma présence,
Les Habitans des lieux si chers à mon enfance?
Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

EMIRE,

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre Nation
Ce jour sera le jour de la destruction.

On

On déploye aujourd'hui l'Etendard de la guerre,
On allume ces feux enfermés ſous la terre;
On aſſembloit déja le ſanglant Tribunal,
Monteze eſt appellé dans ce Conſeil fatal,
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ALZIRE,

Ciel! qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! preſque entre mes bras, & du pied de l'Autel,
Gusman contre les miens leve ſon bras cruel!
Quoi! J'ai fait le ſerment du malheur de ma vie!
Serment, qui pour jamais m'avez aſſujettie!
Hymen, cruel Hymen! ſous quel Aſtre odieux,
Mon pere a-t-il formé tes redoutables nœuds!

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE,

MAdame, un des Captifs, qui dans cette journée
N'ont du leur liberté qu'à ce grand Hymenée,
A vos pieds en ſecret demande à ſe jetter.

ALZIRE,

Ah! qu'avec assûrance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie,
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler!

CEPHANE,

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire
De Gusman votre Epoux sauva, dit-on, le Pere.

EMIRE,

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

CEPHANE,

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs:
Et l'on connoît assés par ses plaintes secretes,
Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE,

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!
Ce Héros malheureux, peut être est de mon sang,
De ma famille au moins il a vu la puissance;

Qui

Qui fait, si de sa perte il ne fût pas témoin?
Il vient pour m'en parler: ah! quel funeste soin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce Palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai pas encor eu de moment sans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE,

M'Est-elle enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE,

Ciel! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.
Elle tombe entre les mains de sa confidente,
Zamore.... Je succombe; à peine je respire.

ZAMORE,

Reconnoi ton Amant.

ALZIRE,

Zamore aux pieds d'Alzire,
Eſt-ce une illuſion?

ZAMORE,

Non, je revis pour toi.
Je reclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même! Idole de mon ame!
Toi, qu'un amour ſi tendre aſſûroit à ma flamme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE,

O jours! O doux momens d'horreur empoiſonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joie,
Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE,

Tu gémis & me vois!

ALZIRE,

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE,

Le bruit de mon trépas a du remplir le Monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces Brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enle-

M'enleverent mes Dieux, mon Trône & tes appas.
Sais-tu que ce Gusman, ce Destructeur sauvage,
Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage?
Sais-tu que ton Amant, à ton lit destiné,
Chere Alzire, aux Bourreaux se vit abandonné?
Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
Un Dieu sans doute, un Dieu, qui préside à l'amour,
Dans le sein du trépas me conserva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide;
Tu n'ès point devenue Espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux,
Je venois t'arracher à ce Monstre odieux.
Tu m'aimes: vangeons-nous; livre-moi ma victime

ALZIRE,

Oui, tu dois te vanger, tu dois punir le crime,
Frappe.

ZAMORE,

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! Quoi, ta foi!

ALZIRE,

Frappe, je suis indigne, & du jour, & de toi.
Ah Monteze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE,

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel Epoux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE,

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE,

Eh bien! Voi donc l'abîme où le sort nous engage:
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE,

Alzire!

ALZIRE,

Ce Gusman.....

ZAMORE,

Grand Dieu!

ALZIRE,

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE,

Lui!

ALZIRE,

Mon Pere, Alvarès, ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet Hymen entraîné ma foiblesse.
Ta criminelle Amante, aux Autels des Chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant, ma Patrie:
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

ZAMORE,

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux?

ALZIRE,

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
Que des Chrétiens vainqueurs Esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu,
A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;

Tran-

Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE,

Non, si je suis aimé, non, tu n'ès point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur?

ALZIRE,

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma foiblesse, au Temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet Hymen réduite,
Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,
J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.
Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont su que je t'aime,
Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la derniere fois.

ZAMORE,

Pour la derniere fois Zamore t'auroit vue!
Tu me serois ravie aussi-tôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parloit aujourd'hui.....

ALZIRE,

O Ciel! c'est Gusman même, & son pere avec lui.

Dans ton ſang odieux pourroit vanger la Terre: *
Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
En révérant le pere & puniſſant le fils.

ALVARES *à Guſman*,

De ce diſcours, ô Ciel, que je me ſens confondre!
Vous ſentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN,

Répondre à ce Rebelle & daigner m'avilir,
Juſqu'à le réfuter; quand je le dois punir?
Son juſte châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon reſpect pour vous, eût été ma réponſe.
à Alzire,
Madame, votre cœur doit vous inſtruire aſſez,
A quel point en ſecret ici vous m'offenſez;
Vous, qui, ſinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet Eſclave étouffer la mémoire:

Vous,

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'eſt aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela eſt ſi vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe ſoit la même; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abhorré*, quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux RR. à l'autre. La Poëſie eſt faite pour l'oreille: un uſage contraire ne ſeroit qu'une pédanterie ridicule.

Vous, dont les pleurs encor outragent votre Epoux,
Vous, que j'aimois assés pour en être jaloux.

ALZIRE,

à Gusman, *à Alvarès,*
Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur son pere,
à Zamore,
Toi! Jadis mon espoir en un tems plus prospere,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore,
Voici l'Amant, l'Epoux que me choisit mon pere,
Avant que je connusse un nouvel Hémisphere;
Avant que de l'Europe on nous portât des fers,
Le bruit de son trépas perdit cet Univers.
Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres,
Tout changea sur la Terre, & je connus des Maîtres.
Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste,
Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste.
C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment
Me donne au Meurtrier qui m'ôta mon Amant.
Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;

Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'ès cher; je t'aime, je le doi:
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel! après ton crime.
Qui des deux osera se vanger aujourd'hui?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néçessité de vous trahir tous deux?
Gusman, du sang des miens, ta main déja rougie,
Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'Hymen, de l'Amour, il faut vanger les droits,
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN,

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr,
Hola, Soldats.

ALZIRE,

Cruel!

ALVARES,

Mon fils, qu'allez-vous faire?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misere.
Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom ressentez la tendresse,
D'un Pere infortuné regardez la vieillesse,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE,

PAroissez, Seigneur, & commandez,
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,
De leurs cris redoublés les échos retentissent,

En bataillons ferrés ils mefurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoiffoient pas;
Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la Terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN,

Allons, à leurs regards il faut donc fe montrer.
Dans la poudre à l'inftant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caftille, Enfans de la Victoire,
Ce Monde eft fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre, & vous fervir.

ZAMORE,

Mortel égal à moi, nous faits pour obéïr!

GUSMAN,

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE,

Ofes-tu? Tyran de l'innocence,
Ofes-tu me punir d'une jufte défenfe?

Aux Efpagnols qui l'entourent,

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puiffe attaquer?
Et teints de notre fang, faut-il vous invoquer?

GUS-

GUSMAN,

Obéïssez.

ALZIRE,

Seigneur!

ALVARES,

Dans ton courroux sévere,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton Pere.

GUSMAN,

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux*,

SEigneur, j'embrasse vos genoux,
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vangez, Seigneur, vangez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé:
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie;

Un

Un cœur peut-il deux fois ſe donner en ſa vie?
Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore eſt vertueux, vous lui devez le jour.
Pardonnez... je ſuccombe à ma douleur mortelle.

ALVARES,

Je conſerve pour toi ma bonté paternelle,
Je plains Zamore & toi, je ſerai ton apui;
Mais ſonge au nœud ſacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au ſein de ma famille:
Non, tu n'ès plus à toi: ſois mon ſang, ſois ma fille.
Guſman fut inhumain, je le ſai, j'en frémis;
Mais il eſt ton Epoux, il t'aime, il eſt mon fils,
Son ame à la pitié ſe peut ouvrir encore.

ALZIRE,

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore!



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES,

MEritez donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triſte Univers
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire;
Je vais ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur miſère, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un pere vous implore;
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos infléxibles mœurs?

Et

Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN,

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie,
Mais laissez un champ libre à ma juste furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé;
Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

ALVARES,

Il en est plus à plaindre.

GUSMAN,

À plaindre? lui mon pere!
Ah! qu'on me plaigne ainsi; la mort me sera chere.

ALVARÈS,

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux,
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN,

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi ce juste transport dont mon ame est saisie,
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur éffrenée!

ALVARES,

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces Climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il céde à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté!
Que sous un front serain déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage!
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déja trop rougi d'épouser une Esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possede encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES,

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais sachez le régler, tout excès mene au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUS-

GUSMAN.

Eh que pourroit un fils refuser à son pere?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere,
N'en éxigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARES,

Je ne veux que du tems. *Il sort.*

GUSMAN *seul*,

Quoi n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés...
Que vois-je! Alzire! ô Ciel....

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

C'Est moi, c'est ton Epouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a du révérer,

Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse;
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon Amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner, ton épouse a l'audace,
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Dom Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,
Tu t'assûres ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut être une Espagnole, eût promis davantage.
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la Nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure;
Mais enfin c'est à toi d'essayer desormais,
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN,

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connoissés les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sachez que le premier, est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rougir la premiere, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire infléxible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE,

VOus voyez qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

ALZIRE,

S'il m'aime, il est jaloux: Zamore va périr:
J'assassinois Zamore en demandant sa vie.
Ah! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie?
Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE,

L'or qui les séduit tous, vient d'éblouïr sa vûe.
Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE,

Ainsi graces aux Cieux, ces métaux détestés,
Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de tems: tu balances encore!

EMIRE,

Mais auroit-on juré la perte de Zamore?
Alvarès auroit-il assez peu de crédit,
Et le Conseil enfin....

ALZIRE,

Je crains tout, il suffit.
Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.
Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les Rois; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fût n'est qu'un séditeux.

Conseil de Meurtriers! Gusman! Peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéir!

EMIRE,

Madame, avec Zamore il va bien-tôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les Tyrans de la Terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE,

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE,

Il vous prévient déja; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême...

ALZIRE,

Va, la honte seroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'est qu'un Fantôme vain qu'on prend pour la Vertu.
C'est l'amour de la gloire & non de la justice,
La crainte du reproche & non celle du Vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier Climat,

A ſuivre la Vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne,
De ſauver un Héros que le Ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ALZIRE,

TOut eſt perdu pour toi, tes Tyrans ſont vainqueurs,
Ton ſupplice eſt tout prêt, ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prens ce Soldat pour guide.
Trompons des Meurtriers, l'eſpérance homicide,
Tu vois mon deſeſpoir, & mon ſaiſiſſement:
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon Amant,
Un crime à mon Epoux, & des larmes au Monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Prens pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE,

Eſclave d'un Barbare, Epouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien j'obéïrai: mais oſes-tu me ſuivre?

Sans Trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un Deſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds, j'ai mis un Diadême.

ALZIRE,

Ah! Qu'étoit-il ſans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt ce auprès de toi que ce vil Univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes deſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſecher dans l'amertume:
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi:
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie,
Laiſſe-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon Amant enſemble, & ma gloire à ſauver;
Tous deux me ſont ſacrés, je les veux conſerver.

ZAMORE,

Ta gloire! Quelle eſt donc cette gloire inconnue?
Quel Fantôme d'Europe a faſciné ta vue?
Quoi! ces affreux ſermens qu'on vient de te dicter,
Quoi! Ce Temple Chrétien que tu dois déteſter,
Ce Dieu, ce Deſtructeur des Dieux de mes Ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres!

ALZIRE.

J'ai promis, il suffit, que t'importe à quel Dieu!

ZAMORE,

Ta promesse est ton crime, elle est ma perte, adieu.
Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre!

ALZIRE,

Arrête. Quels adieux! Arrête, cher Zamore!

ZAMORE,

Gusman est ton époux!

ALZIRE,

Plains moi sans m'outrager.

ZAMORE,

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE,

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE,

Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.

Laiſſe-moi mourir ſeule, ôte-toi de ces lieux.
Quel deſeſpoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE,

C'en eſt fait.

ALZIRE,

Où vas-tu?

ZAMORE,

Mon courage,
De cette liberté, va faire un digne uſage.

ALZIRE,

Tu n'en ſaurois douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE,

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiſſe moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe.
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

Je succombe, il me laisse:
Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire,
S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous sert, ou nous trahit,

Emire sort.

Un noir préssentiment m'afflige & me saisit,
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
Je connois peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux:
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deserts,
Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers?
Les seuls Européans sont ils nés pour te plaire?
Es-tu Tyran d'un Monde, & de l'autre le Pere!

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frapée!
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient, ah! Zamore est perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

CHere Emire, est-ce toi? qu'a-t-on fait, qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE,

Ah! n'espérez plus rien, sa perte est infaillible,
Des armes du Soldat qui conduisoit ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant, le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais, court, & se précipite;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces Meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du silence,
Au Palais de Gusman, je le vois qui s'avance:

Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux,
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirez vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes :
Rentrez.

ALZIRE,

Ah! chere Emire, allons le secourir.

EMIRE,

Que pouvez-vous Madame, ô Ciel!

ALZIRE,

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, GARDES.

DON ALONZE,

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE,

Que me dis-tu Barbare? & que viens-tu m'apprendre?

Qu'est

Qu'eſt devenu Zamore?

DON ALONZE,

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignez me ſuivre.

ALZIRE,

O ſort! ô vengeance trop forte!
Cruels, quoi, ce n'eſt point la mort que l'on m'apporte?
Quoi Zamore n'eſt plus! & je n'ai que des fers!
Tu gémis, & tes yeux de larmes ſont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens, ſi la mort m'attend, viens j'obéïs ſans peine.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE,

PRéparez-vous pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommés les Juges des mortels?
Laiſſés-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux floter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom, ces Monſtres en frémiſſent.

SCE.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE,

AH mon Pere!

MONTEZE,

Ma Fille où nous as-tu réduits!
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Helas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarès avec moi daignoit parler encore;
Un Soldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux;
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue étoit trompée,
A peine entre ſes mains j'apperçois une épée:
Entrer, voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton Epoux rejaillit ſur ton Pere: *
Zamore au même inſtant dépouillant ſa colere
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, & ſoumis,
Lui

* Quelques perſonnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne propoſât pas un duel à Guſman.

Lui présentant ce fer, teint du sang de son fils.
J'ai fait ce que j'ai du, j'ai vangé mon injure:
Fais ton devoir, dit-il, & vange la Nature.
Alors il se prosterne attendant le trépas.
Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton Epoux, on rappelle sa vie,
On arrête son sang, on presse les secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le Peuple à grands cris demande ton supplice,
Du meurtre de son Maître il te croit la complice...

ALZIRE,

Vous pourriez!

MONTEZE,

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le croi, cependant
Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
On va te condamner, tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie,
Et je retourne enfin par un dernier effort,
Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

ALZIRE,

Ma grace! à mes Tyrans! les prier! vous, mon Pere!
Osez vivre, & m'aimer; c'est ma seule priere.
Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté,
Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que vanger son outrage.
Je ne peux excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas,
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE,

O Ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence.

Il sort.

SCENE III.

ALZIRE *seule*,

O Ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
Me permettoit la mort, la mort mon seul asyle.

* Eh

* Eh quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Ce Peuple de Vainqueurs armé de son tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la Terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ;
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'Univers, il permet à sa rage ;
Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
Barbares !

* Cette plainte & ce doute sont dans la bouche d'une nouvelle Chrétienne.

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE,

C'Est ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un Tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor ; mon bras desespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assûré.

Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans,
Il va goûter encor le plaiſir des Tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable Arrêt de ce Conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

ALZIRE,

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'eſt aſſés, benis ma deſtinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon hymenée;
Songe que ce moment où je vais chez les morts
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Eſt l'Autel où mon cœur te rend ſes premiers feux:
C'eſt-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pu te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeſte ſort;
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE,

Ah! le voici, les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE,

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort assemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, GARDES.

ZAMORE,

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi,
Tu dois me prononcer l'Arrêt qu'on vient de rendre,
Parle sans te troubler comme je vais t'entendre;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'Assassin de ton fils, & l'Ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

ALZIRE,

Vange-toi, vange un Fils, mais ſans me ſoupçonner,
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurois ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils, & ce cœur gémiſſant,
Lui conſerva ſa foi même en le haïſſant.
Que je ſois de ton Peuple applaudie ou blâmée,
Ta ſeule opinion fera ma renommée;
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVARES,

Quel mêlange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur!
L'Aſſaſſin de mon fils eſt mon Libérateur.
Zamore!.... oui, je te dois des jours que je déteſte,
Tu m'as vendu bien cher un preſent ſi funeſte...
Je ſuis Pere, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue;
La voix de tes bienfaits eſt encor entendue.
Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,

Va,

Va, ton pere eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois par des coups inouïs,
Et mon Libérateur, & ma Fille & mon Fils.
Le Conſeil vous condamne, il a dans ſa colere
Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux...
Et je viens le remplir pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE,

Je peux ſauver Alzire?
Ah! parle, que faut-il?

ALVARES,

Croire un Dieu qui m'inſpire,
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la Loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette Loi que naguère un ſaint zèle a dictée
Du Ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner:
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colere,
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frere:
Les traits de la vengeance en leurs mains ſuſpendus

Sur Alzire & fur toi ne fe tourneront plus ;
Je réponds de fa vie ainfi que de la tienne,
Zamore, c'eft de toi, qu'il faut que je l'obtienne.
Ne fois point infléxible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une feconde fois.
Cruel, pour me payer du fang dont tu me prives,
Un Pere infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De fes jours, & des tiens, & du fang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire*,

Alzire jufques là chéririons-nous la vie?
La racheterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gufman?
Et toi plus que ton fils feras-tu mon Tyran?
Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître,
Ah! lorfque de tes jours je me fuis vu le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton pays?

ALVARES,

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, feul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il eft, digne d'être Chrétien.

ZAMORE,

Dieux! quel genre inouï de trouble & de supplice,
Entre quels attentats faut-il que je choisisse!

à Alzire,

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oses aimer oses juger entre eux,
Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE,

Ecoute. Tu sais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la Vérité;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en secret ne fut point démentie;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons; mais en mourant sois digne encor de moi,

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE,

J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonorer.

ALVARES,

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte ;
Ecoutez, le tems presse & ces lugubres cris....

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMERICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE,

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Epouse, & de son Meurtrier.

SCE-

SCENE VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, SOLDATS.

ZAMORE,

CRuels, sauvez Alzire, & pressez mon supplice!

ALZIRE,

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARES,

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman*,

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore*,

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à Alvarès,

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a ſuſpendue,
Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous; .. mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carriere.
J'ai fait juſqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'Humanité du poids de mon orgueil.
Le Ciel vange la Terre, il eſt juſte; & ma vie
Ne peut payer le ſang, dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois Maître en ces lieux; ſeul j'y commande enco-
re.
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

à Monteze qui ſe jette à ſes pieds,

Monteze, Américains, qui futes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique, apprenez à ſes Rois
Que les Chrétiens ſont nés pour leur donner des Loix.

à Za-

à Zamore.

Des Dieux que nous servons, connois la différence ;
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARES,

Ah mon Fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE,

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage !

ZAMORE,

Quoi, tu veux me former moi-même au repentir !

GUSMAN,

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon Hymenée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats :
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, benissez la mémoire.

à Al-

à Alvarès.

Daignez ſervir de Pere à ces Epoux heureux :
Que du Ciel par vos ſoins le jour luiſe ſur eux !
Aux clartés des Chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre Fils, & répare ma perte.

ZAMORE,

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la Loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi :
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi,
Tant de vertu m'accable & ſon charme m'attire,
Honteux d'être vangé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes pieds. *

ALZIRE,

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux,
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous,
Entre

* Ceux qui ont prétendu que c'eſt ici une converſion miraculeuſe ſe ſont trompés. Zamore eſt changé en ce qu'il s'attendrit pour ſon ennemi. Il commence à reſpecter le Chriſtianiſme : une converſion ſubite ſeroit ridicule en de telles circonſtances.

Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt devorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs....

GUSMAN,

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la derniere fois approchez-vous, mon Pere,
Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous ſoit chere;
Zamore, ſois Chrétien, je ſuis content, je meurs!

ALVARES *à Monteze*,

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur deſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

FIN.

597

CORRECTIONS.

Pag. 13. *Vers.* 6.
Ainsi que le Potose, *lisez*, le Pérou, le Potose.
Pag. 67. *Vers* 14. Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.
Lis. Tu vois de ces Vainqueurs &c.

Ce sont là des Corrections de l'Auteur qu'on a reçues trop tard pour les insérer à leur place, comme nous avons fait d'un grand nombre d'autres que Mr. de Voltaire avoit déja eu la bonté de nous envoyer & qui ne se trouvent point dans l'Edition de Paris, non plus que dans celles que l'on a contrefaites à Bruxelles & à Strasbourg qu'il a desavouées dans les Nouvelles publiques.

9/70

N+1

*-**⁸, A-Z⁸, B-F⁸

Final blank

1st ed. Paris same year

